

Brèves littéraires

Brèves

L'homme de l'avion

Claudine Paquet

Number 52, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5394ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquet, C. (1999). L'homme de l'avion. *Brèves littéraires*, (52), 23–28.

CLAUDINE PAQUET

L'homme de l'avion

Ils montent vers le nord dans le noir de la nuit. L'avion ronronne, transportant une cinquantaine de passagers presque tous endormis. De petites lumières, ici et là, éclairent les livres et les revues des voyageurs insomniaques. Il reste trois heures de vol avant d'atteindre Schéverik, petit village inuit perdu à l'extrémité de la péninsule. À part quelques habitants du village, la plupart des voyageurs s'y rendent pour travailler.

Josée, récemment diplômée en service social, a accepté un emploi dans le Grand-Nord, à l'autre bout du monde. On l'attend là-bas pour œuvrer dans un nouveau centre hospitalier. Plongée dans un traité de psychologie, elle profite de ce temps de vol pour se documenter sur les problèmes particuliers des habitants des régions éloignées.

Près d'elle sommeille un homme imposant. Elle a remarqué son embonpoint lorsqu'il est monté dans l'avion. Il a dû faire des efforts pour réussir à s'asseoir confortablement. Ses gros genoux appuyés contre le siège avant font contraste avec les siens, maigres et pointus. Il roupille, laissant échapper de petits ronflements. Josée l'observe à la dérobée. Chevelure ondulée grisonnante, il porte un veston de cuir

brun. Ses mains épaisses reposent sur un journal abandonné sur ses cuisses. Josée, comme les autres passagers, finit par s'assoupir.

Au lever du soleil, les agents de bord offrent le petit déjeuner : muffin, salade de fruits, fromage et café fade. Josée, les paupières fripées par le sommeil, picore quelques bouchées et demande un deuxième café. Son voisin avale presque tout d'un trait et commande un cognac double, qu'il verse dans son café. Après quelques lampées, il se tourne vers sa voisine.

— Vous allez à Schéverik pour travailler ?

— Oui, comme travailleuse sociale au centre hospitalier. Et vous ?

— Moi, je demeure là-bas depuis un an. J'ai connu une belle petite esquimaude alors que j'étais de passage pour faire un reportage sur le village. Elle est tombée en amour avec moi.

— Et vous vous êtes mariés ?

— Euh... non, mais c'est comme si. En fait, c'est ma femme.

— Et vous travaillez là-bas comme journaliste ?

— Oui, un peu. Je suis rédacteur d'un journal local.

— Votre femme travaille-t-elle aussi ?

Il se retourne brusquement vers Josée.

— Vous faites une enquête ?

— Oh ! Excusez-moi, je...

Il pouffe de rire, ce qui la soulage. Elle aimerait en savoir davantage sur le village, mais cette taquinerie au sujet de son indiscretion l'empêche de poursuivre. Le temps de terminer son café, et lui un troisième cognac, ils atterrissent à Schéverik dans la blancheur tranquille d'un matin de novembre.

* * *

Josée travaille seize heures par jour. Elle préfère le labeur à la solitude de son modeste appartement. Au centre hospitalier, elle rencontre des gens de toutes sortes, des personnes âgées moribondes aux jeunes toxicomanes. Elle doit chaque jour composer avec des urgences. Son travail lui plaît, mais certains clients la touchent davantage. Souvent confrontée à des problèmes de drogue ou de violence, elle doit se faire confiance pour intervenir adéquatement. La fréquentation de personnes exceptionnelles la reconforte; pourtant, elle sait qu'elle ne pourra vivre en permanence dans cette région lointaine. Elle le fera le temps d'acquérir un peu d'expérience.

Un jour, un jeune homme rencontré lors d'une soirée au centre de loisirs la réclame à la clinique externe.

Ils avaient dansé ensemble pendant des heures. Elle se souvient de son regard sombre et des mouvements sensuels de son corps habité par la musique. Sylvain Kanch veut lui parler sur-le-champ. Elle le prie de la suivre dans son bureau.

— Il faut enfermer Léo Roy, dit-il sans détour.

— Léo Roy ? Mais qui est cet individu ?

— C'est un... euh... un fou.

— Pourquoi dis-tu qu'il est fou ?

— Je connais sa femme, Maria. Il faut la sortir de là ! Ce débile la martyrise. C'est un détraqué.

— C'est elle qui te raconte tout ça ?

— Non, mais j'ai tout entendu l'autre soir lorsqu'elle est arrivée chez nous en sang et en pleurs. Elle s'est effondrée aux pieds de ma mère et lui a demandé de garder le secret. J'ai tout entendu. Son mari ne cesse de la battre.

— Que puis-je faire ?

— Je sais que tu es intervenue dans d'autres cas de violence conjugale dans le village. Il faut le faire pour elle aussi. Je te jure, c'est urgent.

— Bon, je m'en occupe dès que possible. Mais je dois en savoir plus.

* * *

Quelques jours s'écoulent avant que Josée trouve le temps d'approfondir cette histoire. Les tâches s'accumulent. Jamais elle n'avait imaginé qu'une travailleuse sociale en poste dans le Nord dût abattre autant de boulot. Mis au courant du dossier, son directeur lui suggère de ne pas trop tarder.

Une semaine plus tard, elle se décide à décortiquer ce cas. Elle téléphone lorsque l'infirmière de l'urgence entre sans frapper dans son bureau.

— Josée, viens vite à l'urgence !

L'infirmière résume rapidement la sordide histoire. Lorsqu'elles arrivent à l'urgence, Sylvain Kanch se rue sur Josée.

— Je te l'avais dit d'agir rapidement ! Regarde dans quel état elle s'est retrouvée chez nous une fois de plus !

Sur une civière, la femme gît, inconsciente. Une profonde laceration ravine son visage tuméfié et recouvert de sang. Des ecchymoses couvrent ses bras et ses jambes. Le médecin de garde fait sortir Josée et Sylvain et s'affaire à réanimer la blessée.

Quinze minutes plus tard, il sort et annonce le décès de la patiente. Elle a reçu de violents coups à la tête. Josée a une forte nausée pendant que Sylvain crie à tue-tête en frappant les murs. Elle demeure figée devant cette détresse. Après quelques paroles inutiles, elle retourne à son bureau, défaite, se jugeant la plus incompétente de tous les professionnels. En plein désarroi, elle ferme la porte et pleure pendant des heures, la fatigue amplifiant son sentiment d'échec.

Le lendemain, elle apprend que le mari de la victime est un « importé ». Dans le village, on le qualifie de pervers, d'assassin, de tas de merde. Une femme montre à tout le monde la photo du malfaiteur en racontant toutes les bêtises qu'il a commises. Ces paroles accroissent le sentiment de culpabilité de Josée.

* * *

Peu de temps après, Josée décide de quitter le village. Dans une seule valise, elle range ses biens et part.

En prenant place dans l'avion, elle remarque deux gardiens escortant un individu menotté. Le prévenu lève les yeux vers elle. À la vue de sa chevelure grisonnante et de son veston de cuir brun, un violent frisson la secoue.